

nétré dans Milan, et y faisait déjà les plus grands ravages. A cette nouvelle, il se mit en chemin pour aller au secours des malheureux habitants de cette ville ; et il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se vit environné d'une foule innombrable qui criait miséricorde, et lui demandait son assistance, comme des enfants à leur père. Les officiers de sa maison, ses amis, une foule de savants et vertueux personnages, vinrent aussi le trouver, surtout quand ils le virent résolu à servir lui-même les pestiférés. Ils lui conseillèrent de se retirer dans quelque lieu sain, d'où il pourrait donner ses ordres pour l'assistance des malades. Pour l'engager à prendre cette précaution que semblait exiger le soin de sa vie, ils ne manquèrent pas de lui représenter qu'il se devait à tout son diocèse, dont la ville de Milan ne faisait qu'une partie ; qu'il se devait même à toute l'Eglise, beaucoup plus que bien d'autres évêques, par qui Dieu n'avait pas témoigné vouloir faire d'aussi grandes choses. Charles, qui se sentait de sa bonté pour ses ouailles empêché de gouverner par lui-même, objecta l'exemple des saints évêques de tous les siècles, qui en pareilles rencontres n'avaient pas balancé à mettre leur vie en péril pour leur troupeau. Et comme on lui eut répondu que c'était là une œuvre de perfection et non pas d'obligation : " C'est une œuvre de perfection ? reprit-il ; c'est donc une œuvre d'obligation pour moi, puisque l'épiscopat est un état parfait, et que je suis évêque. "

Après avoir ainsi pris la généreuse résolution de s'immoler pour son peuple, il ne s'occupa plus qu'à lui procurer tous les secours temporels et spirituels dont il pouvait avoir besoin. Tout ce qu'il avait d'argenterie fut envoyé à la monnaie, pour être converti en espèces qu'on distribua aux malheureux. Tous ses meubles furent ven-